

PAS DE POLITIQUE.

## L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 2 AOUT 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 37 rue St. Jacques, Montréal.

## Catéchisme social et politique.

Les projets de loi soumis aux Chambres s'appellent *bills*, et lorsqu'ils sont sanctionnés, prennent le nom d'*actes*. On appelle actes ou bills publics ceux qui sont d'un intérêt général, et actes ou bills privés ceux d'un intérêt local ou particulier. Les volumes dans lesquels sont contenus ces actes s'appellent *statuts*. On les cite par l'année du règne du souverain durant laquelle ils sont passés, et par le chapitre qu'ils occupent dans les statuts.

Comme en Angleterre, la manière de procéder dans les deux chambres est déterminée par les règlements de chacune d'elle. Sur toutes les questions non prévues par les règles ou la constitution, on a recours à la pratique usitée en Angleterre ou aux décisions qui ont eu lieu sur les points analogues.

On appelle *comité* un certain nombre de membres choisis pour prendre plus particulièrement en considération des questions qui leur sont soumises, pour en faire rapport à la chambre qui le nomme.

Les comités permanents se nomment ordinairement au commencement de chaque session.

On appelle *comité général* une réunion de tous les membres de la chambre qui se nomment un président autre que l'orateur.

Toute demande de bills privés exige la publication d'un avis spécifiant clairement et distinctement la nature et l'objet de la demande.

Tout citoyen a le droit de présenter une pétition aux Chambres pour demander des faveurs, justice, redressement d'un tort, etc. La pétition est présentée par un membre qui l'endosse. Les pétitions peuvent être écrites ou imprimées. Elles doivent être datées et la page qui contient les conclusions doit être revêtue d'au moins trois signatures, quand elles ont un caractère public.

La pétition présentée par une corporation doit être scellée de son sceau.

Tout bill subit trois lectures, à jours différents, à moins de circonstances extraordinaires.

Lorsqu'un bill a été passé dans une chambre, l'orateur ordonne de le porter à l'autre pour la prier de donner son contentement.

Le bill doit encore subir trois lectures dans l'autre chambre. S'il est rejeté il n'en est plus question. S'il a été fait des amendements, le bill est renvoyé dans la chambre qui l'a d'abord proposé pour que les amendements soient acceptés.

Lorsque les bills sont passés dans les deux chambres, le chef de l'exécutif les sanctionne et ils sont lois.

Quelquefois un bill de la législature locale peut être réservé au bon plaisir du gouverneur ou de la reine, et un bill du Parlement peut être réservé à la Reine.

La Reine a deux ans et le gouverneur un an pour sanctionner ou désavouer de tels bills.

Chaque chambre a un nombre déterminé d'offi-

ciers nécessaires au service civil, et chaque année le peuple, par la bouche de ses représentants, vote une certaine somme d'argent pour subvenir aux dépenses. Ces argents, avec ceux nécessaires à l'administration, forment les *subsides*.

Le droit de refuser les subsides est considéré comme une grande garantie du peuple de pouvoir empêcher les officiers d'entreprendre rien de préjudiciable au pays.

L'ÉGOUINE.

Nous cherchons le bonheur dans les choses qui nous manquent, quand nous pourrions le trouver dans une seule de celles que nous possédons.

Un chétif argument détourne souvent d'une grande vérité; c'est le grain de sable dans l'œil qui lui dérobe la lumière.

Calvin, au sortir d'un sermon où il avait appliqué à sa manière le mystère de la prédestination, vint dire à sa servante de servir le dîner. Je ne vous en ai point fait, répondit-elle froidement. Et comme elle vit qu'il s'emportait, elle lui rétorqua sur-le-champ son argument favori: Dieu, lui dit elle, a prévu de toute éternité et vous dinerez aujourd'hui ou si vous ne dinerez pas; s'il a prévu que vous dineriez, vous trouverez de quoi manger sans avoir besoin de mon ministère; s'il a prévu que vous ne dineriez pas, je vous préparerais en vain des aliments. Grâce à son sermon, Calvin fit ce jour-là maigre chaire.

## Précautions à prendre contre le choléra.

La propreté est d'une absolue nécessité dans les temps d'épidémie. Car la malpropreté engendre une quantité innombrable d'invisibles insectes auxquels on attribue des désordres affreux dans l'organisme.

D'ailleurs les mauvaises odeurs qui s'échappent des lieux malpropres sont suffisants pour provoquer des maux de cœur, des vomissements; et donner prise au choléra même.

Prenez des bains, mais défiez-vous des bains froids, comme de tout ce qui cause un refroidissement subit: glace, courant d'air, etc.

Servez-vous pour votre toilette de savon désinfectant, rincez-vous la bouche avec de la poudre camphrée ou de l'acide salicylique; tenez dans les appartements du chlorure de chaux, de l'acide carbolique en poudre ou du sulfate de fer en cristaux. Mettez de la chaux dans les caves et les cours, les privés, etc.

Quant à la nourriture défiez-vous de tout ce qui peut provoquer les indigestions.

A propos de chlorure de chaux qu'on se procure dans toutes les pharmacies à un prix très réduit, je suis heureux de constater qu'il a aussi l'effet de

DÉTRUIRE LES MOUCHES, LES INSECTES ET LES RATS.

On a fait l'expérience qu'une pièce où se trouve du chlorure de chaux est aussitôt désertée par les rats et les souris.

Par son emploi, les mouches peuvent être chassées d'une écurie en une seule nuit. Il suffit pour cela de placer un peu de ce chlorure sur une planche suspendue à une certaine hauteur, et de laisser entrouverte une fenêtre que l'on doit avoir soin de fermer le lendemain de bonne heure.

Une trop grande quantité de chlorure de chaux dans une pièce close pourrait rendre malades des personnes qui y séjourneraient.

## EDUCATION OUVRIERE.

J'assistais récemment à une amicale passe-d'armes en matière d'éducation entre deux hommes également haut placés, dont l'un prétendait que nos collèges ne donnaient pas une éducation assez pratique, tandis que l'autre eut assez de courage pour défendre contre le sentiment en vogue, le programme que l'institution dont il est aujourd'hui le chef, avait adopté à sa fondation. On ferait probablement rire les trois-quarts de nos hommes qui ont fait quelque marque dans les professions si on leur disait que les classiques ne leur donnaient aucune utilité. Les classiques constituent une éducation de luxe qui, dans les vieux pays, ne se rencontre le plus souvent que chez les classes aristocratiques et opulentes. Un ancien élève qui se trouvait à mes côtés et dont le cours resta incomplet, affirmait que le commencement de latin et de grec qu'il avait reçu au collège ne lui servait guère dans son état d'ingénieur mécanicien. Un simple cours commercial, cours pratique du jour, ne lui aurait pas été beaucoup plus utile; et voilà comment quelquefois on s'embrouille. Les cours classiques ne servent pas beaucoup à former ni des ouvriers ni des commerçants, pas plus que les cours commerciaux (*cours pratiques de nos jours*) ne peuvent préparer aux professions libérales. Cependant, en dehors de cela il y a une portion notable, une partie, énorme par le nombre, de l'humanité qui a droit à un genre d'instruction qui lui convienne.

C'est surtout de cette fraction si importante que l'on s'occupe en ce moment en Europe, moins peut-être par un motif de philanthropie que dans un but d'intérêt national. La richesse publique est en jeu et on sent que l'ouvrier dont l'esprit n'est point cultivé, l'ouvrier qui n'a point étudié ce qui se rapporte à son métier, et qui l'exerce d'une manière inintelligente, par routine, ne peut pas être d'un grand secours dans la lutte que les nations se font entre elles pour obtenir la suprématie sur les marchés du monde.

En France et dans la plupart des pays du vieux continent, il existe des écoles du soir instituées pour le bénéfice des artisans et dans lesquelles les apprentis viennent recevoir, pendant leur temps d'apprentissage, l'éducation qui leur est spécialement utile pour l'exercice de leurs métiers. Ces écoles sont aussi fréquentées par les adultes qui, pendant le jour, sont occupés à leurs travaux ordinaires.

On y enseigne le dessin et le modelage appliqués aux différents métiers: c'est là la base principale de l'enseignement, et souvent il y a, attachés à ces cours, des ateliers où les élèves vont appliquer, sur la matière même, les leçons qu'ils ont reçues. A part le travail particulier de l'école, il y a des entretiens sur les arts et les sciences en rapport avec les différentes industries.

Sans doute il en coûte de s'instruire, et personne n'est meilleur juge de la valeur de l'instruction que celui qui en a reçu les bienfaits. C'est probablement pour cela qu'en Europe, on ne recule devant aucune dépense quand il s'agit d'instruire, et qu'en France, les écoles du soir pour l'enseignement des classes ouvrières, forment aujourd'hui l'un des traits les plus saillants des efforts tentés pour le progrès du peuple de ce pays. Il n'est point de ville un peu importante en Europe qui n'ait ses écoles du soir pour les ouvriers, et on a pu constater, en faisant des études comparatives, qu'en France surtout, elles ont exercé une très-grande influence sur le développement des arts industriels. J'ai quelquefois

entendu dire qu'il n'est point bon que le peuple ait trop d'instruction. Si en disant cela on veut parler de l'instruction vide de sens qui le pousse hors de sa voie et le décline, on a certainement raison ; mais si, au contraire, il s'agit de l'enseignement qui tend à rendre l'ouvrier plus adroit dans son métier, l'artisan en général plus apte à remplir les devoirs attachés à l'état dans lequel la Providence l'a placé ou auquel elle le destine, on a certainement tort. Il ne saurait y avoir de danger à enseigner aux divers artisans tels que maçons, charpentiers, ébénistes, serruriers, forgerons, etc, le dessin à main-levée et le dessin linéaire, l'application du dessin aux diverses industries, l'arithmétique, la géométrie, l'écriture, toutes choses, enfin, qui peuvent aider l'ouvrier à se tirer d'embarras si on lui confie une pièce d'ouvrage en dehors de ce qui se fait habituellement et de ce qu'il aurait pu apprendre par routine. C'est sans doute l'éducation technique et industrielle de son peuple qui permet à la Suisse, enclavée au centre de l'Europe, de marcher en tête des autres nations dans l'industrie, quoiqu'elle ne possède ni mines, ni canaux, ni fleuves navigables.

Dans un précédent article, j'ai dit qu'une commission existait depuis 1881 en Angleterre pour surveiller les progrès faits sur le continent touchant l'instruction donnée aux artisans spécialement en rapport avec les différents métiers, et on a constaté que l'Autriche est richement dotée à cet égard. Vienne, compte plusieurs écoles, une entr'autres spécialement pour les apprentis-tourneurs qui renferme 170 élèves et divisée en deux sections, l'une théorique et l'autre pratique ou d'application. Elle est supportée par une société de 1500 membres et les apprentis des maîtres-tourneurs sont tenus de la fréquenter. La première année, les élèves apprennent le dessin, l'arithmétique, les éléments de la physique, la tenue des livres, la technologie de leurs métiers, les propriétés des matériaux, etc. Le modelage, la sculpture et les différentes espèces de tournage constituent le travail de la seconde année, et on justifie l'existence de ce genre d'écoles en affirmant, ce qui, du reste, est réellement le cas partout, que les jeunes gens occupés dans les ateliers y font toujours le même ouvrage et ne parviennent que très-difficilement, ordinairement jamais, à acquérir une connaissance générale de leur métier.

Que les hommes, qui, ici, parlent d'éducation pratique, et les ouvriers veuillent bien accorder un instant de sérieuse considération aux modestes articles que *l'Ouvrier* a publiés sur l'éducation ouvrière, et ils découvriront que les cours classiques et les écoles commerciales que le Canada a l'inappréciable avantage de posséder sont à leur place, mais qu'ils ne peuvent pas plus répondre aux vrais et pressants besoins de la classe ouvrière que les écoles techniques ne sauraient directement être utiles aux professions libérales ni aux classes commerciales ou financières.

A. LÉVÊQUE,  
Architecte.

Un prélat français du dix-huitième siècle visitait pour la première fois depuis son sacre la ville où il était né. Un grand feu de joie était préparé sur la place centrale, et l'évêque fut prié de l'aller allumer ; il s'y rend avec un nombreux cortège. Quand le maire, son parent, lui présente la torche d'honneur, le pontife lui demande combien on a réuni de fagots.

« Deux cents, répond le magistrat.

— Eh bien ! reprend le pasteur, il y a au moins cent pauvres ménages dans notre ville, il faut les leur distribuer, et, au lieu d'un feu de joie, nous en aurons cent. » Aussitôt des agents vont chercher un membre de chaque famille nécessiteuse, et tous les indignitaires présents, l'évêque en tête, distribuent le bois si charitablement employé. Les fagots réchauffèrent bientôt des enfants, des vieillards et des malades, ou bien servirent à préparer les mets de quelques malheureux ouvriers. Tout le monde applaudit à la bonne pensée de ce successeur des Apôtres : elle venait d'un cœur généreux.

### Plantes utiles.

(DIARRHÉE ET DYSSENTERIE.)

La *renouée* est appelée renouée des oiseaux, herbe à cent-nœuds, herbe à cochons, trainasse. Elle est très commune ; on la trouve partout, dans les champs, sur le bord des chemins, dans les lieux incultes, et même dans les places peu fréquentées des villes, où elle pousse entre les pavés. Nous en avons remarqué beaucoup en face de l'Hôtel de ville, à Montréal, et aussi sous les marches des escaliers du champ de Mars.

Toute modeste qu'elle est, cette plante est très-utile par le temps qui court. On l'emploie avec beaucoup de succès dans les diarrhées et les dysenteries chroniques. On cite plusieurs cas de diarrhée qui, après avoir résisté à l'eau de riz, aux féculés et au laudanum, aux opiacés, à la rhubarbe, au cachou, au diascordium, à l'extrait de ratanhia, céderent à une forte décoction de renouée sucrée. Elle est précieuse dans la cholérine des enfants si souvent durant dans les chaleurs de l'été.

Il faut remarquer que les astringents les plus énergiques, en supprimant trop promptement la supersecrétion de la muqueuse intestinale, n'ont qu'un effet momentané et ne sont pas toujours employés sans inconvénients, tandis que les astringents plus doux, mais dont l'acte est continué, soutenus pendant huit jours et plus, ramenant peu à peu à leur état normal les fonctions secrétaires altérées, ont un résultat plus certain et peuvent toujours être administrés sans danger.

On prépare la renouée en la faisant bouillir. Environ 2 poignées pour une chopine ou une pinte d'eau, selon que le cas est invétéré.

En 1842, un bon vieux paysan, qui avait plus de vertus que de talents, fut appelé par ses concitoyens aux honneurs de l'écharpe municipale. Il monte sur une chaise au sortir de l'élection, et harangue en ces termes ses nouveaux administrés :

« Mes chers concitoyens,

« Mon cœur n'oubliera jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à votre tête. »

### Les pratiques de piété rapetissent-elles les esprits.

« J'entends les faux sages qui nous disent : Vous rapetissez la religion, vous la matérialisez par des pratiques étroites et mesquines. Etrange calomnie ! La religion est l'image de l'homme, qui est à la fois esprit et corps, âme et matière ; elle est l'image des sacrements, où la grâce invisible est attachée à un signe extérieur.

Toute l'économie de la religion repose sur l'union de ces éléments, dont l'un soutient l'autre. Arrière donc ce faux spiritualisme qui ne tient aucun compte ni des besoins ni des conditions de la nature humaine, et qui se drape dans le manteau d'un orgueil fastueux pour regarder avec dédain ce qui n'est rien moins qu'une loi constitutive de notre être. Elle est autrement rationnelle, autrement profonde, cette harmonie parfaite, et qui ne s'adresse pas moins aux sens qu'à l'esprit pour élever l'homme vers Dieu.

« Ces images, ces statues qu'elle vénère, mais c'est la représentation sensible de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans le ciel et sur la terre ; ces médailles qu'elle frappe en l'honneur de la sainte Vierge, mais c'est le signe béni de la vertu exemplaire, de la chasteté idéale, de la perfection sans tache ; ce chapelet que la dévotion met aux mains du pèlerin, mais c'est toute la doctrine et toute l'histoire évangélique qui se résume dans la série des mystères qu'il symbolise.

« Pourquoi la foi ne serait-elle pas récompensée du respect religieux dont elle entoure ces emblèmes sacrés ? Qu'est-ce qui empêche Dieu de se servir de l'eau d'une source comme d'une cause occasionnelle et instrumentale de ses bienfaits, lui qui, dans l'ordre naturel, a attaché ce qu'il y a de plus immaté-

riel, la pensée, à un son qui sort de notre bouche ? Le vrai spiritualisme n'est pas celui qui supprime le corps pour réduire l'homme à un pur esprit, mais bien celui qui prend l'être humain dans sa totalité, appelle les sens à son aide pour seconder le mouvement de l'intelligence, et cherche dans les pratiques extérieures de la piété un puissant moyen pour entretenir et développer la vie religieuse et morale.

« Oui, la vie religieuse et morale. Qui nous dira, en effet, au point de vue de l'amélioration des âmes, les immenses résultats de ce mouvement de foi et de piété dont les faits miraculeux de ces 30 dernières années ont été le principe et le point de départ ! Qui nous dira tout ce qu'ils ont fait germer de vertus et de bonnes œuvres ! Que de retours au bien et au devoir provoqués par la vue de ces grandes scènes de la religion ! Que de familles où la paix et l'union sont rentrées avec la conversion de l'un ou de l'autre de leurs membres, par suite de ces pieux pèlerinages ! Que de paroisses où le zèle des prêtres, retrempe lui-même à ces sources fécondes, a ramené le sentiment moral avec la pratique religieuse ! Que d'institutions charitables conçues et organisées par les hommes qui étaient allés puiser le feu sacré à ces foyers nouveaux de dévouement et d'inspiration divine !

« L'effet moral de ces merveilleux événements a été incalculable. Et s'il nous est permis de jeter dans l'avenir un regard confiant ; si, malgré tant de causes qui sembleraient devoir l'arrêter dans son cours, le bien suit aujourd'hui une marche ascendante ; si, en dépit des erreurs qui se propagent, des mauvaises passions qui se donnent libre carrière, nous assistons à une vraie renaissance de la foi catholique, nous le devons en grande partie à ces pèlerinages à ces trois ou quatre faits miraculeux par lesquels il a plu à Dieu de donner le branle à toute la France chrétienne. »

MGR FREPPEL, évêque d'Angers.

Au milieu des excès du temps qu'on a surnommé la Terreur, Fouquier-Tinville disait d'un saint prêtre : « Nous le laissons vivre, parce qu'il étouffe plus de plaintes et plus de tumulte dans nos prisons par sa douceur et par ses conseils que les gendarmes et la peur de la guillotine ne pourraient le faire. »

\* \* \*  
Celui qui sert la foule a un mauvais maître.

### LE VILLAGE.

Le village s'étend au fond de la vallée ;  
Il est posé gaiement le long d'un frais ruisseau.  
De pigeons on dirait une blanche volée,  
Qui dorment au soleil ou se mirent dans l'eau.

Tandis que des vieillards la paisible assemblée  
Devise gravement des choses du hameau,  
Les femmes au lavoir battent l'onde troublée,  
Le pâtre dans les champs souffle en son chalumeau.

Tout est simple et tranquille. Aucun toit ne s'élève  
Plus haut que ses voisins : le jour naît et s'achève  
Aimable, pur et doux comme un rayon de miel.

Bénissant le hameau que sa flèche domine,  
Seul, le clocher se dresse au haut de la colline,  
Et semble un doigt levé pour indiquer le ciel.

Le comte A. DE SÉGUR.

De tout temps on a flatté les grands, mais personne sans doute n'a porté plus loin l'adulation qu'une dame d'honneur de la reine Anne. Cette princesse lui ayant demandé quelle heure il était : « L'heure qu'il plaira à Votre Majesté, » répondit la dame.

Un négociant s'habille très-simplement, tandis que sa femme dépense beaucoup pour sa toilette ; ce contraste est si frappant qu'on en fit l'observation au négociant, qui répondit : C'est que ma femme s'habille d'après le journal, et moi d'après le grand livre.



## RECETTES.

**Huitres crues.**—Il est peu d'aliments d'une digestion plus facile que l'huitre crue ; elle convient aux estomacs les plus faibles, elle est nourrissante et apéritive. On la mange le plus ordinairement crue, avec pincée de poivre, mignonnette et jus de citron. On les sert ouvertes sur un plat rond ; il est de bonne précaution de ne point retirer la coquille de dessus après avoir ouvert l'huitre ; c'est un moyen de les conserver plus fraîches.

**Huitres à la poulette.**—Prenez des huitres qui se vendent sans coquilles ; faites-les blanchir, retirez-les dans de l'eau fraîche, égouttez-les bien ; mettez dans une casserole un morceau de beurre manié avec de la farine, champignons et persil hachés ; faites-les revenir ; mouillez-les avec du bouillon, et faites bouillir cette sauce ; quand elle sera suffisamment réduite, mettez-y vos huitres ; assaisonnez-les de sel et gros poivre, et les laissez cuire : un moment avant de les dresser, vous y mettez du jus de citron ou du moins un petit filet de vinaigre.

**Huitres en ragoût.**—Faites-les blanchir comme les précédentes ; égouttez-les sur un tamis ; ensuite mettez du velouté dans une casserole, faites-le chauffer ; assaisonnez-le convenablement, et jetez-y vos huitres avec quelques anchois hachés. Ne les laissez point bouillir, et servez les sous des poulets, poulardes, oiseaux de rivière ou autres viandes convenables.

**Haricot de mouton.**—Coupez une épaule de mouton par morceaux ; mettez dans une casserole un morceau de beurre avec votre mouton, que vous ferez revenir sur un feu vif ; lorsqu'il aura pris une belle couleur dorée, retirez et égouttez ; tournez des navets en petits bâtons, passez-les dans la graisse de votre mouton, et faites-les prendre une belle couleur ; retirez et égouttez-les ; faites un roux, repassez votre mouton dans ce roux, mouillez avec du bouillon : mettez-y sel, poivre, bouquet garni, oignons, clou de girofle, laurier, et jetez vos navets dedans. Votre mouton aux trois quarts cuit, dégraissez-le et faites-le mijoter jusqu'à parfaite cuisson ; si la sauce est trop longue, faites-en réduire une partie au degré convenable ; après cette opération, dressez votre haricot, masquez-le avec vos navets et servez.

On fait aussi le haricot avec des carottes ou des pommes de terre en place de navets, ou même avec ces trois légumes réunis.

L'huile de ricin, vulgairement appelée de *castor* a servi, depuis quelques années, en Amérique, à des usages qui sortent un peu de la spécialité à laquelle on l'applique généralement dans nos pharmacies.

Il paraît que, pour la préparation des cuirs et le graissage des machines, l'huile de ricin est quelque chose d'excellent, et comme ce nouveau débouché représente une consommation assez considérable, il s'est constitué immédiatement une industrie importante pour la fabrication en grand de cet intéressant produit. Le principal centre de cette industrie est Saint-Louis, dans l'Etat de Missouri. Une seule maison de cette ville en vendit une année 200,000 quintaux à 53 centimes la livre.

L'huile de ricin pour les usages industriels n'est pas, du reste, fabriquée à froid, comme celle qu'on trouve dans les pharmacies et à laquelle on cherche à ne pas donner une saveur plus nauséabonde que nature. Pour les cuirs et les machines, on prend moins de précautions, et l'on emploie l'action de la chaleur, ainsi que la pression des graines. Les îles Bahama, qui se prêtent très-bien à la culture du ricin, vont probablement organiser la fabrication sur une très-grande échelle de cette huile excellente, qu'on avait à tort un peu négligée jusqu'ici au point de vue industriel.

Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres.

Le titre de prince de Galles, que porte le fils aîné du roi d'Angleterre, héritier présomptif de la couronne, est fort ancien ; il fut donné pour la première fois par Edouard Ier à son fils aîné, d'une manière assez singulière. Ce prince faisait la guerre aux Gallois, qui ne pouvaient supporter le joug des Anglais : il s'avisa, pour les soumettre, de leur proposer un accommodement. Il leur demanda s'ils voulaient s'assujettir à un prince de leur nation dont la vie était sans reproche, et qui ne savait pas un mot d'Anglais. Les Gallois ayant déclaré qu'ils l'acceptaient, le roi leur présente son fils, que la reine venait de mettre au monde dans un château du pays de Galles, et qui n'avait, par conséquent, que quelques jours. Le peuple ne se fâcha point de cette ruse et lui prêta sur-le-champ serment de fidélité.

Un homme vénérable, après avoir joué un grand rôle dans Paris, y logeait dans un sombre réduit, victime du malheur, et si pauvre, qu'il ne vivait que des charités de la paroisse. On lui donnait chaque semaine la quantité de pain nécessaire pour sa subsistance ; il en fit solliciter davantage. Le pasteur lui écrivit pour le prier de passer chez lui ; il arrive. Le curé s'informe s'il vit seul. Et avec qui, Monsieur, réplique-t-il, voulez-vous que je vive ? Je suis dénué de secours, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, et tout le monde m'a délaissé, tout le monde !—Mais Monsieur, ajoute le curé, si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de nourriture que ce qui vous est indispensable ? Le pauvre semble embarrassé, il convient avec peine qu'il a un chien. Le curé ne le laisse pas continuer, il lui fait remarquer qu'il n'est que le dispensateur du pain des indigents, et que l'honnêteté demande nécessairement qu'il se dé fasse de son chien. "Eh ! Monsieur, s'écrie en sanglotant l'infortuné, si je m'en sépare, qui est-ce qui m'aimera ? Lui seul m'est resté fidèle. Le pasteur, ému jusqu'aux larmes, tire sa bourse et la lui remet en disant : Prenez, Monsieur, ceci est à moi : les pauvres n'en souffriront pas.

Nous avons lu dans le *Périjord* :

"On raconte un fait assez singulier, qui, si l'on en croit le bruit public, se serait passé ces jours derniers près d'une petite ville du département. Deux gendarmes, enveloppés dans leur manteau à cause du froid, cheminaient dans l'obscurité tout le long d'une route, à la recherche des voitures sans lumière. Tout à coup, le plus avancé se trouve face à face avec un individu, qui, méconnaissant l'uniforme et croyant avoir affaire à un voyageur isolé, le saisit par le collet, et lui demande la bourse ou la vie. Il s'adressait mal ; le militaire était d'une grande force et eut bientôt maîtrisé le voleur qui venait ainsi se livrer inconsidérément à la maréchaussée. Au bruit de la lutte, l'autre gendarme accourt ; on garrotte notre homme, on le fouille et on le trouve porteur de pistolets chargés. Il va sans dire qu'à l'heure qu'il est, il n'a pas à craindre de prendre un rhume de cerveau en se promenant au serein sur le bord des grandes routes."

Un voleur arrêtant un gendarme ! Si l'histoire est vraie, elle est jolie. Si elle n'est pas vraie, elle est bien trouvée, n'est-ce pas ?

De jeunes officiers français se trouvant dans une petite ville d'Allemagne, l'un d'eux proposa à ses camarades d'aller prendre du punch dans une auberge dont, disait-il, il connaissait le maître. Vous allez voir un singulier corps ; je lui dirai les plus grosses sottises sans qu'il se fâche.

On le suit.

"Du punch ! dit-il en entrant.

—Ia, Mein Herr.

—Eh bien ! mon cher Heilmann, es-tu toujours aussi bête qu'autrefois !

—Ia, Mein Herr.

—Tous ces enfants-là sont-ils à toi ?

—Ia, Mein Herr.

—Ils sont laids comme des chenilles et paraissent sots comme des paniers.

—Ia, Mein Herr.

—Grosse bête.

—Ia, Mein Herr."

Et tous les officiers de pouffer de rire à toutes ces interpellations. Quand il fut question de payer, notre plaisant tire de sa poche une pièce de quarante francs.

"Tiens, rends-moi trente-cinq francs.

—Ia, Mein Herr.

Et cependant l'hôte avait renfermé la pièce dans son comptoir et ne rendait rien.

—Mais, butor, tu ne comprends donc pas qu'il y a cinq francs de punch, et que tu me dois rendre trente-cinq francs ?

—Non, Monsieur, il n'y a rien à rendre, dit enfin l'hôte d'un ton grave et sérieux : cinq francs de punch et trente-cinq francs pour les impertinences que vous débitez depuis un quart d'heure, cela fait le compte tout juste."

Tous les officiers de rire. Vous avez raison, monsieur Heilmann, dit le plaisant un peu honteux, la leçon est bonne : elle n'est pas même payée trop cher. Depuis ce temps, l'officier ne trouva plus son Mein Herr aussi bête.

Dans une de ces visites que le grand Frédéric faisait *incognito* à ses soldats, il lui arriva un soir d'en rencontrer un qui paraissait avoir levé le coude un peu trop souvent, car il n'était pas solide sur ses jambes. Il l'aborde d'un air familier, et lui demande, par forme de conversation, comment, avec sa modique paye, il se trouve en état de faire des libations aussi copieuses. Pour moi, camarade, ajouta-t-il, je suis à la même paye que vous, et cependant je ne puis rien mettre de côté pour la taverne ; de grâce, apprenez-moi comment vous faites.

"Vous m'avez l'air d'un bon diable, répond le soldat en lui serrant la main, pourquoi vous le cacherais-je ? Aujourd'hui, par exemple, je viens de régaler une ancienne connaissance ; il serait dur, n'est-ce pas vrai, que de temps en temps on n'eût pas la satisfaction de trinquer avec un ami ? Or, en pareille circonstance, la paye d'un jour ne nous mènerait pas loin. J'ai donc été forcé de recourir au vieil expédient.—Quel est-il donc, ce vieil expédient ?—Il est tout simple ; le voici : je mets en gage ceux de mes effets dont je puis me passer quelques jours, ensuite un peu d'abstinence ramène de quoi les racheter. Ce matin, j'ai fait ressource avec la lame de mon sabre ; on ne nous assemblera pas avant une semaine, ainsi je n'en aurai pas besoin." Frédéric eut soin de bien remarquer son homme, puis il le remercia du conseil et lui souhaita le bonsoir.

Le lendemain, les troupes reçurent, à l'improviste, un ordre de s'assembler ; le roi les passa en revue, et, venant à reconnaître son camarade de la veille, il le fit sortir des rangs avec le soldat qui était à sa droite, en leur recommandant de se dépouiller. Maintenant, dit-il à celui qu'il voulait surprendre, tirez votre épée et coupez la tête à ce misérable.

Le soldat veut s'excuser, il supplie le roi de ne pas le condamner à gémir toute sa vie d'avoir fait mourir un honnête homme, avec qui il sert depuis quinze ans. Le roi demeure inflexible. Eh bien ! Sire, dit le soldat, puisque rien ne peut vous fléchir, je prie Dieu de faire un miracle en ma faveur, et de changer mon sabre en un sabre de bois. Il prononça ces mots avec une dévotion affectée, et feignit la plus grande surprise, lorsque, ayant tiré son sabre, il vit son souhait accompli.

Le monarque admira son adresse, et, non content de lui pardonner, lui glissa dans la main de quoi retirer son sabre mis en gage.



## HISTOIRE D'UNE PIPE.

## CHAPITRE XXVI.

*Les lansquenets s'amuse.*

“ Les lansquenets aimaient à se distraire. Tuer, piller, brûler, tout cela devient monotone à la longue, et depuis six mois que ces braves gens ne faisaient pas autre chose, ils étaient tellement repus de ce genre de plaisir qu'ils éprouvaient le besoin de s'amuser quelquefois d'une autre manière.

“ Le bon Georges Frundsperch, leur capitaine, ex-organisateur de leurs fêtes, était mort avant d'arriver à Rome. Une attaque d'apoplexie, causée par l'ivresse, l'avait enlevé à ses compagnons, le 17 mars 1527, au moment même où le capitaine venait de pendre, pendre est le mot, car jamais il ne lui arrivait de payer une corde neuve chez un marchand, pour pendre le Pape entre deux cardinaux.

“ André l'avait remplacé.

“ C'était un bel avancement que personne ne lui envoyait, tant ses aimables qualités l'avaient rendu cher à ses camarades. On eût vainement cherché son pareil dans toute l'armée, pour torturer un moine d'une manière bouffonne, ou arracher plus drôlement, l'une après l'autre, les dents d'un riche bourgeois, pour lui faire avouer qu'il avait de l'argent caché. Puis il s'entendait si bien à trouver toujours quelque divertissement de haut goût, pour réveiller la gaieté des gens blasés ; il y avait tant de piquant dans ses inventions, tant de gros sel dans ses plaisanteries : c'était un capitaine incomparable, que l'homme au talisman.

“ Ce jour-là, il y avait festin au Vatican : André s'était surpassé. Il le fallait bien, la peste sévissait à Rome d'une manière terrible ; l'amoncellement des cadavres dans les rues, disent les uns, les miasmes des marais Pontins, immenses marécages qui, de la mer, s'étendent jusqu'à la capitale, disent les autres, la justice de Dieu irrité, croyons nous plutôt, l'avaient produite.

“ En quelques heures, les hommes les plus forts étaient terrassés, les étrangers surtout. Pour ne pas songer à la mort, pensée fort importune aux scélérats en particulier, rien de mieux à faire que de s'étourdir, et rien, non plus, qui étourdisse mieux que l'ivresse.

“ Dans la cour intérieure du palais papal, devant de grands feux, alimentés avec des brassées de livres rares, pillés dans la bibliothèque vaticane, rôtissaient des quartiers de bœuf et des moutons entiers, embrochés à de longues lances.

“ Cinq ou six tonneaux, des vins les plus exquis, volés, cela va sans dire, dans les caves des riches habitants, occupaient le fond de la cour et des goujats d'armée, brigands de la dernière classe, burlesquement vêtus en prêtres et en enfants de chœur, allaient incessamment remplir, à ces fontaines improvisées, des brocs ou de larges bouteilles, pour en charger les tables dressées dans cette magnifique salle, que l'immortel pinceau de Raphaël a décoré de la célèbre fresque représentant Attila, le roi barbare, reculant devant la majesté du Pontife Léon.

“ Les Huns, du XVI<sup>e</sup> siècle, les lansquenets luthériens du traître Bourbon, furent plus féroces que leurs devanciers ; ils étaient entrés l'épée haute dans le palais de Clément VII et la peinture du génie, que fit éclore un autre Léon, porte encore aujourd'hui l'empreinte ineffaçable, comme leurs crimes, des torches allumées par les farouches soldats à la solde de l'empereur Charles-Quint.

“ Bien que l'on fût au milieu du jour, cinquante lampes d'or, enlevées des églises, pour éclairer l'orgie, et deux cents cierges, allumés le long des murs, faisaient resplendir sur la table, couvertes de merveilles nappes d'autels, maculées et déchirées, la massive vaisselle d'argent et d'or dans laquelle fumaient les mets, grossièrement accommodés par les valets d'armée.

“ Tout autour de cette table immense, soixante

brigands, bizarrement accoutrés, les uns en cuirasse de fer ou de buffle, les autres vêtus de splendides haillons de drap d'or ou d'argent, lambeaux d'ornements sacerdotaux, se gorgeaient gloutonnement de viandes, moitié brûlées, moitié saignantes, et buvaient à longs traits, dans les calices d'or qui leur servaient de coupes.

“ C'était hideux à voir, horrible à entendre. Des os, à demi rongés, jonchaient le pavé de marbre, souillé de boue et de vin ; les visages rougis par l'ivresse et les reflets de pourpre de braisier, avaient un éclat sinistre et démoniaque ; les voix étaient rauques et avinées, les blasphèmes se croisaient dans l'air.

“ Quelques bandits, déjà repus, sommeillaient, accoudés sur la table, d'autres chantaient ou choquaient, d'une main tremblante, leurs calices dans des toasts impies ; des femmes perdues, les vêtements en désordre, les lèvres écumantes, dignes compagnes de ces ignobles soudards, glapissaient des chansons obscènes et applaudissaient aux infâmes plaisanteries des lansquenets sur les papistes.

“ Valterman, le roi des buveurs, un colosse surmonté d'une tête hideusement bestiale, n'était cependant pas content. Selon lui, la fête manquait d'entrain.

“ — Hé ! dis donc, cria-t-il tout-à-coup à André, placé en face de lui, à l'autre extrémité de la table ; tu es donc à sec d'inventions, aujourd'hui, capitaine, que tu nous fasses faire un repas de nonnes en carême ?

“ — Tu n'es donc pas rassasié de boire, outre de six pieds ? répartit le Grêlé. Te faut-il encore du vin ?

“ — Toujours !

“ — Holà ! goujats, du vin, un tonneau de vin, Valterman n'a pas assez bu ; la moitié du bœuf qu'il vient d'avaler l'étrangle.

“ Un valet apporta une cruche de Monte-Fiascone. Le géant la souleva d'une main, renversa sa tête en arrière et, d'un seul trait, vida le broc plus qu'à moitié.

“ — Assez ! dit-il en lançant sur le pavé le vase qui, en tombant, se brisa en mille pièces et inonda le sol.

“ — Es-tu content, à présent ? demanda André.

“ — Boire est bon, mais après boire il faut s'amuser, grogna l'ivrogne.

“ — Oui, oui, il faut s'amuser, crièrent vingt voix à la fois. Capitaine, fais-nous amuser.

“ — Voulez-vous pendre un moine, la tête en bas, pour rire un peu ?

“ — Non, non, autre chose.

“ — Griller un cardinal sur de la paille, comme un pourceau ?

“ — Nous l'avons déjà fait la dernière fois.

“ — Couper les oreilles à un noble ?

“ — Rien de tout cela, s'écria Valterman en frappant la table d'un si violent coup de poing, qu'il réveilla les plus obstinés dormeurs, c'est toujours la même chose et il nous faut du neuf.

“ — Alors, que veux-tu ?

“ — Du nouveau, te dis-je.

“ — Mais, quoi, par exemple ?

“ — Quoi ? Eh bien ! moi, je veux manger une tranche de Pape, pour le raconter à Luther et le faire rire.

“ — Oui, oui, il a raison ! Un morceau de Pape à chacun pour faire la communion à la luthérienne.

“ — Vive Valterman ! hurlèrent les brigands, ivres, en brandissant leurs poignards. Allons, capitaine, mène-nous au château Saint-Ange, nous voulons manger du Pape.

“ Et ils se levèrent en chancelant.

“ — Vive Valterman ! Mangeons du Pape ! crièrent les femmes en battant les mains à la seule pensée de cette atrocité. Au château ! allons au château !

“ — Au château ! répétèrent les lansquenets en cherchant leurs armes.

“ — Que diable faites-vous donc, camarades ? Le vin vous fais donc perdre la mémoire ; ne savez-vous pas que le Papegot maudit s'est enfui, qu'il est à Naples et que vous ne trouverez, au château St-

Ange, qu'Alascon et ses Espagnols, qui vous mettront en prison.

“ Les bandits se rassirent ou plutôt retombèrent sur leurs bancs en grognant comme des dogues aux quels on arrache un os.

“ — Il n'y a plus de Pape à Rome, continua André, debout sur son escabeau ; il s'est enfui, le traître, pour nous priver du plaisir de le manger, bien rôti, devant un petit feu que nous aurions fait, comme frère Martin avec ses bulles. C'est un grand malheur pour la Sodome romaine ; mais heureusement nous sommes assez nombreux pour former un conclave. Amis, je vous propose d'élire un nouveau Pape.

“ Un tonnerre d'applaudissements, de coups de poings sur les tables, de trépignements de bottes de fer sur le marbre accueillirent la proposition du chef.

“ Valterman, le premier, reconnut que l'idée d'André était aussi amusante que neuve.

“ — Au nom de Luther, continua celui-ci, fier de son triomphe, je vous crée tous cardinaux du diable.

“ — Vive André ! vive Luther ! Mort et damnation aux papistes, crièrent les brigands.

“ — Vite, des costumes pour la cérémonie, reprit le capitaine en s'adressant aux valets ; la garde-robe de l'antechrist n'est pas loin, qu'on la pille. Des croix, des ostensoirs, des bannières, des ornements, des cierges, il doit en rester dans les églises, qu'on pille tout.

“ Les lansquenets commençaient à se mettre en train.

“ Storch prit un grand vase d'argent, destiné aux Saintes-Huiles, et dans lequel on avait servi du vin aux bandits, l'essuya avec un lambeau de nappe d'autel et le reposa sur la table en disant :

“ — Voici l'urne au scrutin.

“ Un autre lansquenet arracha les feuillets blancs d'un missel gothique, merveille de calligraphie, jeta dédaigneusement le livre au feu et découpa le papier en petits carrés qu'il distribua aux convives.

“ — Les femmes votent-elles ? demanda Kaufungen, le cornette.

“ — Oui, vote universel, dirent quelques soldats.

“ Les lansquenets seuls, répondirent les autres.

“ Il y eut un moment de tumulte, causé par les femmes qui réclamaient leurs droits d'électeurs.

“ Le capitaine mit ordre à leurs criaileries en les menaçant de les faire bâtonner par les valets ; mais en compensation de leur exclusion du vote, il fut convenu qu'elles pourraient prendre des costumes de prêtres pour grossir le cortège du nouveau Pape.

“ Les cardinaux luthériens entonnèrent alors un cantique grotesque pour appeler sur eux les lumières de l'Esprit saint, puis chacun déposa son billet, portant un seul nom, dans l'urne d'argent.

“ Cela fait, on compta les voix ; elles étaient ainsi réparties.

“ André..... 28

“ Valterman..... 15

“ Storch..... 9

“ Bruksen..... 5

“ Muster..... 3

“ Les autres billets étaient ou blancs ou illisibles.

“ — Vive André Ier ! Pape de l'Eglise universelle, clamèrent les ivrognes, vive Luther ! Mort aux papistes !

“ Monsieur, demanda un ouvrier en se levant tout ému de tant d'infâmies, est-vrai qu'une pareille assemblée se soit tenue ?

— Oui, mon ami, répondit mon père, elle s'est tenue. Des atrocités de cette nature ne s'inventent pas.

(A continuer.)